

Mettre le quotidien au cœur de la géographie des sexualités

Marianne Blidon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/4151>

DOI : [10.4000/gc.4151](https://doi.org/10.4000/gc.4151)

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 138-145

ISBN : 978-2-343-09786-2

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Marianne Blidon, « Mettre le quotidien au cœur de la géographie des sexualités », *Géographie et cultures* [En ligne], 95 | 2015, mis en ligne le 16 janvier 2017, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/4151> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.4151>

Mettre le quotidien au cœur de la géographie des sexualités

Marianne Blidon

RÉFÉRENCE

Kath Browne, Leela Bakshi, 2013, *Ordinary in Brighton? LGBT, activism and the city*, Farnham, Ashgate, 256 p.

- 1 *Ordinary in Brighton? LGBT, activism and the city* est un ouvrage coécrit par Kath Browne et Leela Bakshi. La première est professeure de géographie à l'Université de Brighton. Elle appartient à la seconde génération de géographes britanniques des sexualités marqués par l'ouvrage fondateur *Mapping desire* (Valentine, Bell, 1999) dont ils ont approfondi, voire renouvelé ou critiqué, les perspectives fécondes. La seconde est chercheuse activiste. Cet ouvrage est le fruit du projet collaboratif *Count Me In Too* ; projet ambitieux conduit entre 2005 et 2010 à Brighton par une équipe d'universitaires, d'activistes de l'association *Spectrum* et de représentants d'administrations publiques¹.

« Le projet Compte sur moi [Count Me In] visait à collecter une base d'informations sur les besoins personnels, sociaux et communautaires des habitants LGBT, en utilisant différents types de matériaux et de méthodes mixtes : questionnaires auto-administrés, dix-neuf groupes de discussion et dix-neuf entretiens avec des acteurs clés ». ² (p. 6)

- 2 L'évolution de la législation britannique, depuis la fin des années 1990, en matière d'égalité des droits des personnes LGBT et de reconnaissance des couples de même sexe constitue le point de départ de l'ouvrage. Il s'agit d'en apprécier les effets et les prolongements à l'échelon local. En effet, la politique en matière de lutte contre les discriminations sur la base du genre ou de la différence sexuelle incombe aussi aux autorités locales et aux services publics concernés. Contrairement au contexte français où la politique se joue principalement à l'échelon national sous la forme d'un réajustement, c'est-à-dire d'une ouverture de droits existants pour les couples ou les personnes hétérosexuels (le mariage, la PMA ou le don du sang pour ne citer que les

débats les plus récents), la politique engagée localement invite à prendre en compte les besoins et les attentes des personnes LGBT. Contrairement à des politiques correctives, ce n'est pas en termes d'exclusion et de discriminations que la politique est pensée mais en termes d'inclusion et de vie au quotidien ce qui en modifie profondément les ambitions et les effets. La réception du projet a donc été favorable, voire enthousiaste. « Un certain nombre de personnes LGBT nous a parlé de la façon dont la recherche a eu un impact positif sur leur vie, les sentiments d'estime de soi et de confiance »³ (p. 35). De même, une des répondantes transexuelles, Davina, note avec enthousiasme à propos du projet : « Il a changé ma vie, ainsi que mon opinion sur ma vie, mais le plus grand changement qu'il ait opéré est qu'il y a plus de cases que je vais pouvoir cocher à propos de différentes choses... »⁴ (p. 35). L'ouvrage se concentre donc sur la dimension spatiale de l'inclusion. Il montre comment les lieux structurent des vies genrées et comment l'urbanité peut favoriser l'égalité⁵. À cette fin – et afin d'éviter le prisme déformant d'une analyse de et par les quartiers gays – l'échelon d'analyse choisi est celui de la ville ce qui permet de questionner aussi le logement ou la sécurité au quotidien.

- 3 L'ouvrage se décline en neuf chapitres dont les deux premiers présentent le contexte local et la démarche, le dernier est consacré à la notion de lieu commun (*commonplace*) au double sens du terme, et les six chapitres centraux sont chacun consacrés à un thème distinct.

Le général et le particulier

- 4 Le chapitre 3 (*The promise of a city paved with 'Gay Gold'*) interroge les effets ambivalents produits par le statut de capitale gay en termes d'expériences, d'espaces du quotidien et de migrations. Si l'imaginaire de Mecque gaie fondé sur la taille de la communauté et des formes de solidarité induites a des effets de prophétie auto-réalisatrice (« Brighton en tant qu'endroit où il y a la possibilité de faire bouger les choses »⁶ – p. 61), il y a parfois des dissonances entre les attentes et le quotidien émaillé d'abus ou de difficultés concernant par exemple l'accès à un logement décent dans une ville où le nombre de sans domiciles est notable.

« Ils et elles ont parlé de leur déception de la vie à Brighton dont ils et elles sont parties prenantes et membres à part entière et de ne pas expérimenter l'acceptation et l'ouverture. Ils et elles étaient affligé.es de la façon dont ils et elles étaient traité.es à Brighton à la fois en termes d'abus de la part d'"eux" et lors de l'examen des rapports de pouvoir entre "nous". Beaucoup ont suivi le rêve de la capitale gay pavée d'or gay et même ici, ils et elles ne se sentent pas accepté.es et membre de la "communauté" ».⁷ (p. 59)

- 5 Ces aspérités, a fortiori si elles relèvent de tensions internes à la communauté LGBT, ont parfois été gommées par les chercheurs en vue de ne pas « donner une mauvaise image » ou mettre à mal l'unité d'une minorité constituée autour d'enjeux politiques. Ce chapitre permet donc de penser de manière complexe le statut et les effets de la qualification de capitale gay ainsi que les enjeux éthiques de la restitution critique des résultats de la recherche.
- 6 Le chapitre 4 (*The gay scene : having it all ?*) se concentre plus spécifiquement sur la scène gay de Brighton. Après avoir rappelé que « la scène n'est pas la ville mais une partie de celle-ci »⁸ (p. 65) et qu'il n'y a pas plus de normes internationales que locales

permettant de définir la scène gay, les auteures la définissent comme un assemblage hétérogène d'émotions, de significations, de cultures et de matérialités dont l'illusion d'homogénéité et le rôle central dans la construction des vies LGBT ne peuvent être niés (p. 66). Elles montrent aussi à quel point la marginalisation, qui n'est pas toujours nommée comme telle par celles et ceux qui ne disposent pas du capital culturel gay, peut être vécue douloureusement et être un facteur d'isolement. C'est le cas notamment des personnes trans. Après avoir rappelé la prépondérance des gays dans la production et l'animation des espaces commerciaux, elles concentrent leur attention sur trois facteurs d'exclusion : le genre, la classe et la non-consommation d'alcool ou de produits psychoactifs. Si les deux premiers points sont bien connus de la littérature, c'est moins le cas du dernier. Une majorité de personnes interrogées par questionnaire associe la fête à la consommation de substances psychotropes ce qui n'est pas sans conséquence en termes de santé et de bien-être. Pour autant, les auteures ne versent pas dans une condamnation facile de l'homonormativité de la scène gay, elles essaient d'en appréhender les différentes facettes et d'inscrire plus largement l'exclusion et la marginalisation dans ses différentes formes, espaces et temporalités.

- 7 Le chapitre 5 (*Bi people and trans people under our umbrella? Contesting and recreating ordinariness*) élargit donc cette perspective à partir de l'expérience quotidienne des personnes transsexuelles et bisexuelles. La catégorie LGBT conduit fréquemment à assimiler et confondre le L, le B et le T avec le G. Rares sont les ouvrages de géographie des sexualités qui consacrent une étude à part entière à ces deux catégories qui se trouvent dans une situation paradoxale car comme le remarque une des enquêtées, « nous faisons partie de la communauté et cela ne signifie pas que nos expériences sont les mêmes »⁹ (p. 89). Les auteures questionnent donc l'évidence des solidarités au sein de la communauté ainsi que le rapport à la ville gay des transsexuel.le.s et des bisexuel.le.s notamment dans leur usage des services publics et leur vie quotidienne. L'enquête par questionnaire met en lumière la vulnérabilité, particulièrement durant leur transition, des transsexuel.le.s. Un tiers des transsexuel.le.s interrogé.e.s ont au cours de leur vie été confronté.e.s à une période sans domicile. Si les chiffres avancés doivent être pris avec prudence au regard de la faible taille des effectifs, la question de l'accompagnement et de la prise en compte se pose. Cette dissonance entre l'imaginaire de la ville et les réalités vécues par les bisexuel.le.s et les transsexuel.le.s invite à penser un quotidien plus inclusif via la mobilisation des activistes.

Enjeux et difficultés politiques

- 8 C'est donc à l'activisme que le chapitre 6 (*Ordinary activism: beyond the dichotomies of radicalism/assimilation*) est consacré. Les auteures interrogent l'opposition proposée par Halberstam (2011) entre « la résignation cynique » et « l'optimisme naïf » en montrant comment les stratégies politiques ont pu évoluer au gré de la législation. Elles montrent surtout comment les collaborations entre les différents acteurs à l'échelon local ont pu être productives. Le chapitre suivant (*Resistant ordinary activism: safe in the 'Gay City'?*) aborde les difficultés de cette coopération à partir du cas de l'application de la législation nationale contre les crimes de haine à l'échelon local. Si un programme spécifique a pu voir le jour grâce à la mobilisation des activistes (le *Partnership community safety team*), les embûches et les déconvenues ont néanmoins été nombreuses du fait

des attentes suscitées, des tensions entre les différents acteurs et d'une approche victimaire des personnes LGBT.

- 9 Le chapitre 8 (*Is pride political ? Beyond (oppositional) politics in lesbian, gay, bisexual and trans festivals*) est consacré à la marche des fiertés qui constitue une performance permettant à la manière du carnaval une réappropriation politique et festive de l'espace public hétéronormatif. La manifestation a ceci de particulier à Brighton qu'elle bénéficie de la reconnaissance et du soutien des institutions publiques ainsi que des commerçants qui arborent pour l'occasion le drapeau arc-en-ciel ce qui produit un effet inclusif très positif.

« Les masses joyeuses de personnes LGBT et leurs alliés pour certains ont créé un sentiment d'appartenance, de reconnaissance et de banalité (temporaire) au sein d'un collectif plus large de personnes LGBT dans la ville. La marche des fiertés aux côtés des états généraux peut offrir des expériences de vie aux LGBT qui ne sont pas seulement et toujours autour de la souffrance et du rejet ». ¹⁰ (p. 167)

- 10 La forte cohésion et le sentiment d'inclusion proviennent aussi du choix de donner une voix aux différentes identités et sensibilités de la communauté LGBT par le biais de concertations et ce malgré une professionnalisation croissante imposée par l'ampleur de la manifestation. Le modèle économique (recours à des sponsors, acquittement de frais d'entrée sur le modèle de Londres ou Manchester...) pour supporter une telle organisation est aussi discuté.

Penser l'inclusion

- 11 La conclusion de l'ouvrage met en lumière tout l'intérêt conceptuel et politique d'une approche par l'inclusion et le quotidien plutôt que par l'exclusion et les normativités. Outre le fait que cette approche renouvelle les travaux en géographie du genre et des sexualités, elle permet de dépasser les difficultés inhérentes à l'usage de la notion de normativité à commencer par le clivage entre un « eux » et un « nous » politiquement contre-productif.

« Au lieu de se conformer ensuite, sans pour autant adhérer nécessairement aux normes homo/hétéro, l'ordinaire pourrait offrir des potentialités politiques qui ne nécessitent rien d'exceptionnel. Le pouvoir d'être ordinaire (...) réside dans les possibilités d'inclusion sans présupposer une normalisation. Le défi est donc de créer des possibilités de quotidienneté qui ne sont pas dépendantes des normes et de l'altérité. Une manière de procéder est de faire de l'ordinaire un lieu commun ».

¹¹ (p. 190)

- 12 Cette transformation des termes du débat est d'autant plus productive qu'elle permet de dépasser les oppositions binaires et les tensions que ces oppositions génèrent. Face à une course à la radicalité et à la défense de la subversion, Michel Foucault notait que « ce n'est pas le départ pour le plaisir qui est insupportable, c'est le réveil heureux » (2005, p. 57). Donner la possibilité à chacun.e d'avoir des réveils heureux, d'être ordinaire et de disposer de lieux communs est une perspective politique réellement inclusive dans la mesure où elle ne fait pas seulement sens pour les personnes LGBT (je pense notamment aux personnes racisées ou aux indésirables en général).

Méthodologie : réflexivité et restitution

- 13 Il n'est pas question ici d'épuiser la richesse de cet ouvrage stimulant dont la publication montre la maturité du champ de la géographie des sexualités, je concentrerai donc mon attention sur deux points : la manière dont les auteures se positionnent et l'écriture.
- 14 Il s'agit pour les auteures « en déplaçant et en (rem)plaçant les conventions académiques et en contestant le sacro-saint truc de l'auteur académique par la riche tradition des discussions féministes sur les positionnalités, (...) de reconnaître qui nous "sommes" en tant qu'auteures, chercheuses et activists et pourquoi nous avons pris part à ce projet »¹² (p. x). À cette fin, elles précisent « nous croyons que notre position en tant que femmes ayant des relations avec des personnes de même sexe, qui se défissent comme lesbiennes, nous a permis, en particulier à Kath, d'avoir accès (aux personnes) d'une manière qui n'aurait pu être possible pour un.e chercheur.e heterosexual.le ou homme »¹³ (p. xi). Cette conviction que partagent nombre de chercheurs tient souvent lieu d'évidence sans pour autant que soit explicité ce que la position des chercheurs, en particulier leur sexualité, fait au processus d'enquête (Blidon, 2014). La réflexivité, traitée en préface et non comme partie prenante du processus d'enquête, est réduite à quelques catégories d'appartenance plus sociologiques que géographiques. Or Kath Browne se définit elle-même comme « irlandaise et immigrée récente » (« *being Irish and recent immigrant* »), différence qui lui a donné l'opportunité d'apprécier les privilèges offerts par le fait d'être « gay à Brighton » (p. x). Il aurait donc été intéressant que cette dimension ainsi que le rapport aux lieux ou aux collectifs ait été davantage explicitée au fil de l'ouvrage. De la même manière si Leela Bakshi souligne que la rédaction de l'ouvrage lui a permis de surmonter les tensions entre ses différentes identités (« femme, noire, lesbienne, féministe, métis, un peu bancal du côté de la santé mentale et d'autres trucs »¹⁴ – p. x), il aurait été heuristique de savoir en situation, dans le rapport aux enquêtés ou dans la construction de l'analyse comment ces dimensions se sont révélées. Cela aurait été d'autant plus intéressant que la rédaction d'un ouvrage à quatre mains n'est pas chose aisée.
- 15 L'ouvrage interroge le statut et les modalités de l'écriture a fortiori si son parti pris est de restituer sans la trahir la parole des enquêtés, de ne pas reconduire la hiérarchie entre types de chercheurs et de produire une recherche réellement participative. Les auteures ont donc fait le choix de citer parfois longuement les personnes interrogées et de solliciter un retour de leur part durant la rédaction. Pour autant la question de la forme même de l'écriture qui demeure conforme à un modèle académique n'est pas résolue.
- 16 Au final, Kath Browne et Leela Bakshi donnent à lire un ouvrage stimulant et ambitieux qui intéresse un large public, des universitaires aux acteurs de la vie publique, et qui enrichit le débat notamment sur l'inclusion, les vies au quotidien et les espaces sécurisants.

BIBLIOGRAPHIE

BELL David, VALENTINE Gill (dir.), *Mapping desire. Geographies of sexualities*, Londres, Routledge, 1995.

BLIDON Marianne, « Les sens du je. Réflexivité et objectivation des rapports sociaux », in Y. Calbérac et A. Volvey (dir.), *Géographie & cultures*, n° 89-90, 2014, p. 111-129.

HALBERSTAM Judith, *The queer art of failure*, Londres, Duke, 2011.

FOUCAULT Michel, « Le gai savoir », in Jean Le Bitoux, *Entretiens sur la question gai*, Béziers, H&O, 2005, p. 45-72.

NOTES

1. La répartition des rôles de ces différents acteurs est présentée en annexe dans un tableau synthétique (p.198). Les membres de l'administration ont participé au financement de la recherche et à la collecte des questionnaires. Ils ont produit des recommandations durant et à l'issue de la recherche et communiqué avec les médias. Les activistes ont participé à tout le processus de recherche notamment à l'élaboration des méthodes d'enquête et à la rédaction d'une partie des rapports et productions académiques. Les universitaires ont participé au travail d'expertise, à la collecte et l'analyse des données ainsi qu'à la rédaction. Cette synergie est intéressante à mentionner car la plupart des initiatives d'envergure conduites en France, par exemple la charte d'accueil gay-friendly au Mans, ont été réalisées entre les pouvoirs publics, les associations et les acteurs économiques à l'exclusion des universitaires qui n'apparaissent pas comme des acteurs clés de la lutte contre l'homophobie ou de la mise en œuvre de politiques innovantes.

2. « Count Me In project set out to establish a base of information about personal, social and community needs of local LGBT people, using different types of materials and mixed methods: self-completed questionnaire, nineteen focus group and nineteen interviews with "key stakeholders" ».

3. « A number of LGBT people spoke to us about how the research had positively impacted their lives, feelings of self-worth and confidence, in ways that for some tackled isolation ».

4. « It's changed my life, as in it's changed my opinion of my life, but the biggest thing it's changed is there's lots more boxes that I'll tick about things... ».

5. « This contention reframes explorations of everyday lives by not only accounting for; but also taking seriously, the ways in which places diversely reconstitute lives and politics ».

6. « Brighton as a place where there is the possibility of making things happen ».

7. « They spoke of their disappointment of living in Brighton and not experiencing it as accepting and open, somewhere you were part of and commonplace. They were distressed at how they were treated in Brighton, both in terms of abuse from 'them' and when discussing power relations between 'us'. Many followed the dream of the gay capital paved with gay gold and even here they did not feel accepted and part of the 'community'« .

8. « Rather it attends to the scene not as the city, but as a part of it ».

9. « We're part of the community and that doesn't mean that our experiences are the same ».

10. « Happy masses of LGBT people and their allies for some created feelings of belonging, recognition and (temporary) ordinariness, among a wider collective of LGBT people in the city.

This was alongside the broader statements that Pride parades can offer regarding the experiences of LGBT lives that are not only, or always, about suffering and rejection ».

11. « Instead of conforming then, ordinariness could offer a potential politics that asks to be unexceptional, but not necessarily adhere to homo / heteronorms. The power of being ordinary (...) lies in the possibilities of enabling inclusions without necessarily normalising. The challenge, therefore, is to create the possibilities of ordinariness that are not reliant on norms and otherings. One way of undertaking this is through the idea of ordinariness as commonplace ».

12. « In displacing and re-placing academic conventions and challenging the god-trick of academic authorship through the rich tradition of feminist discussions of positionalities, it is important to acknowledge who we 'are' as authors, researchers and activists and why we took part in this project ».

13. « We believe that our position as women in same-sex relationships, who define themselves as lesbians, enabled both of us, but Kath in particular, to gain access in ways that would not have been possible for a straight or male researcher ».

14. « Woman, black, lesbian, feminist, mixed race, bit wobbly with mental health and other stuff ».

AUTEURS

MARIANNE BLIDON

Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne

marianne.blidon@univ-paris1.fr